

## Nouvelles Herborisations Dans L'hérault, En 1865

M. Henri Loret

To cite this article: M. Henri Loret (1866) Nouvelles Herborisations Dans L'hérault, En 1865, Bulletin de la Société Botanique de France, 13:1, 13-24, DOI: [10.1080/00378941.1866.10825075](https://doi.org/10.1080/00378941.1866.10825075)

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1866.10825075>



Published online: 08 Jul 2014.



Submit your article to this journal [↗](#)



Article views: 10



View related articles [↗](#)

seulement. Sur une section transversale du corps reproducteur, ces faisceaux occupent les extrémités du grand diamètre de la figure ovale formée par cette section.

Ainsi, qu'on veuille bien le remarquer, les corps reproducteurs des *Zamia* et des *Cycas* offrent à l'observateur attentif les deux traits les plus caractéristiques de la structure de l'ovule dans le Ricin.

Si donc il existe entre les corps reproducteurs de ces plantes de telles analogies de structure, n'est-on point porté à conclure de l'identité d'organisation, dans ce qu'elle a d'essentiel, à l'identité des organes eux-mêmes? Ces analogies de structure ne servent-elles point à confirmer l'opinion émise par Robert Brown, il y a quarante ans?

Pour nous, comme pour les botanistes les plus éminents de nos jours, le corps reproducteur des Cycadées est un ovule nu; l'enveloppe extérieure de ce corps est un tégument et non un ovaire; son prolongement filiforme est un micropyle et non un style; le cône qu'elle protège est un nucelle et non un ovule.

M. Roze, vice-secrétaire, donne lecture de la communication suivante, adressée à la Société :

NOUVELLES HERBORISATIONS DANS L'HÉRAULT, EN 1865, par **M. Henri LORET**.

(Montpellier, 4<sup>er</sup> décembre 1865.)

Patience et longueur de temps  
Font plus que force ni que rage.

Les montagnes de l'Esperon, depuis quelque temps déjà, ont fait place aux Cévennes de l'Hérault dans les préoccupations des botanistes montpelliérains. Aussi, en dirigeant nos recherches, cette année, vers la partie occidentale du département, trop négligée autrefois, nous sommes-nous associé à une idée qui paraît avoir pris faveur chez nos savants professeurs de botanique. M. le professeur de la Faculté des sciences, notamment, a naguère mentionné comme nouvelles pour le département quelques espèces du Caroux qui, avec nos idées actuelles, ne seraient plus censées nous appartenir aussi légitimement, si on ne les rencontrait qu'à l'Esperon ou ailleurs, en dehors de nos limites départementales.

Il est bon de le faire observer, en montant jusqu'à la crête des Cévennes méridionales, de l'Espinouse à l'Escandorgue, de la Salvétat au Caylar, non-seulement nous restons dans nos limites politiques, mais les botanistes qui ne parlent que de divisions géographiques naturelles, remarqueront avec nous que les limites de l'Hérault, du côté dont nous parlons, correspondent parfaitement avec les divisions naturelles qu'ils préconisent. Les Cévennes de l'Hérault, en

effet, contribuent pour leur part à la grande ligne de séparation des eaux de l'Europe. Au sommet nord-est de l'Espinouse notamment, où trois rivières prennent leur source à moins de 2 kilomètres l'une de l'autre, deux d'entre elles, l'Agoût et le Dourdou, vont à l'Océan par l'intermédiaire du Tarn, et la troisième, qui est la rivière de la Mare, devient tributaire de la Méditerranée, en versant ses eaux dans l'Orb, le plus important des cours d'eau du département, après celui qui lui donne son nom.

Nous devons reconnaître que Gouan, en comprenant l'Espéron dans sa flore de Montpellier, ne s'éloignait pas des données de la nature, puisqu'il n'allait, de ce côté-là aussi, que jusqu'aux sources des eaux et au point de division des fleuves. Toutefois, outre les motifs qu'on a de doter chaque département français d'une bonne flore, avant d'établir des divisions naturelles sur lesquelles on puisse s'accorder, nous avons, à Montpellier, une raison particulière de circonscrire la flore du pays dans nos limites départementales. Un livre, simplement intitulé : *Flore de Montpellier*, ne dirait, en effet, rien de précis à personne. On a vu quelle extension Gouan donnait à ce titre. Magnol, au contraire, avait cru devoir se renfermer dans l'espace restreint qui comprend, de nos jours, l'arrondissement de Montpellier et la plage d'Aigues-Mortes. Deux fois, à la vérité, il franchit la rivière de l'Hérault pour mentionner, dans son *Botanicum mnapeliense*, le *Calycotome spinosa* entre Béziers et Saint-Thibéry, et le *Cistus crispus* entre Béziers et Pézenas; mais il cherche aussitôt une excuse dans la beauté de ces plantes qu'il tient à signaler aux amateurs, dit-il, quoiqu'elles soient l'une à huit, l'autre à neuf lieues de Montpellier. Ainsi Magnol commença par limiter la flore de Montpellier aux environs de cette ville, puis Gouan et Sauvage s'avancèrent jusqu'à l'Agoual. Enfin, quelques botanistes, plus tard, parlèrent, sans réaliser leur projet, de comprendre dans la flore de Montpellier tout le vaste territoire qui s'étend depuis Narbonne jusqu'au Rhône. Aujourd'hui qu'il se publie tant de flores départementales, quoi de plus raisonnable que de couper court à toutes les divergences et de se renfermer dans les limites incontestables de l'Hérault, en abandonnant à la flore du Gard les montagnes qui ne sont plus censées nous appartenir? D'ailleurs, les Cévennes de l'Hérault, omises volontairement par Magnol et que Gouan connaissait si peu, n'offrent-elles pas aux botanistes de Montpellier une belle compensation? Qu'ils nous permettent de leur présenter aujourd'hui le bouquet que nous y avons formé l'été dernier, dans l'espérance qu'on voudrait bien l'accueillir avec quelque faveur. Nous ne connaissons point de plus douce jouissance pour les botanistes que celle de concourir en commun et sans rivalité à l'accroissement des richesses végétales d'un pays, car la science ne connaît point de monopole.

Nous avons choisi, cette année, pour théâtre principal de nos herborisations le plateau de Saint-Amand-de-Monnis, au pied de l'Espinouse (802 mètres), et plus bas, la partie moyenne de la vallée de la Mare. Ce torrent, qui descend

de l'Espinouse, arrose, de l'ouest à l'est, Castanet-le-Haut (599 m.), Andabre-Rosis (361 m.), Saint-Gervais-sur-Mare (334 m.), Castanet-le-Bas, Saint-Étienne-de-Mursan (270 m.), et va se jeter dans l'Orb, près d'Hérépian, après un trajet d'une trentaine de kilomètres. La nature minéralogique du sol, assez peu variée, consiste presque partout en schistes de transition superposés au terrain houiller et mêlés parfois, à Saint-Amand et à Saint-Geniès, au calcaire ancien.

Cette vallée nous a séduit par de gracieux tableaux. On pourrait, à la vérité, lui souhaiter une plus grande largeur; mais souvent ses collines étagées y multiplient les points de vue, et les roches grises qui apparaissent dans le lointain contribuent à varier les aspects, en contrastant avec les vertes prairies du plan inférieur. Au sommet de la vallée, les forêts de Hêtre, et presque partout le Châtaignier et le Chêne, offrent à l'œil ces verts horizons, si rares dans la majeure partie des hautes Cévennes. Peu de sites, dans les Pyrénées elles-mêmes, nous ont paru plus frais et plus gracieux que celui de Plaisance, entre Saint-Geniès-de-Varensal et Andabre. Ce petit vallon, encadré, pour ainsi dire, dans la vallée principale, est baigné par les eaux toujours limpides du Gravesou, petite rivière qui va se perdre, après un court trajet, dans le tumultueux torrent de la Mare. C'est bien ici qu'on serait tenté de faire des phrases, car la beauté du site les livre, pour ainsi dire, toutes faites; mais les meilleures descriptions sentent leur collége lorsqu'elles sont inutiles, et ce genre de littérature est toujours inopportun et souvent déplacé dans un travail scientifique destiné aux botanistes. Parlons donc de nos plantes.

La plupart des espèces qu'on a mentionnées depuis quelque temps comme nouvelles pour l'Hérault, se sont offertes à nous, cette année, dans la vallée privilégiée que nous venons de parcourir (1). Nous devons omettre naturellement tout ce qui a été cité naguère par nous ou par d'autres, et nous ne consignerons ici que les espèces qui n'étaient point connues encore comme appartenant au département. Leur nombre, en y joignant quatre espèces rapportées par nos amis, s'élève à quarante-neuf.

En voici le catalogue méthodique, avec les localités respectives où elles végètent :

*Ranunculus tuberosus* Lap.; Duby *Bot.* p. 11 (*R. villosus* Saint-Amans; *R. Amansii* Jord.). — Saint-Amand-de-Mounis.

*Helleborus viridis* L. — Saint-Amand-de-Mounis.

*Cardamine silvatica* Link. — Andabre-Rosis; Saint-Amand.

(1) C'est surtout près de nos limites que nous avons fait nos meilleures découvertes. Il en est ainsi ordinairement, et, à en juger par plusieurs de nos flores départementales, ce sont presque toujours les lieux les plus éloignés du centre qui sont les moins connus. Nous en avons eu, cette année, une double preuve; car, en franchissant notre limite, nous avons trouvé à l'extrémité orientale du Tarn huit espèces qui ne figurent point dans la flore récente de ce département, flore si consciencieuse néanmoins et étudiée avec soin, depuis longues années, par un botaniste des plus distingués.

- Viola scotophylla* Jord. — Andabre; Saint-Amand.  
*Polygala depressa* Wend. — Saint-Amand.  
*Reseda Jacquini* Rehb. (*R. littoralis* Gay ined.). — Andabre-Rosis.  
*Silene nutans* L. — Toute la vallée de la Mare.  
*Dianthus graniticus* Jord. — Saint-Geniès-de-Varensal.  
*Hypericum hirsutum* L. — Saint-Amand.  
*Potentilla argentea* L. (*P. argentata* Jord.). — Saint-Amand, où il a été trouvé également par MM. Aubouy et Farrand.  
*P. Fragariastrum* Ehrh. — Andabre; Castanet-le-Haut; Saint-Amand.  
*P. micrantha* Ram. — Andabre-Rosis.  
*P. rupestris* L. — Andabre.  
*Rubus glandulosus* Bell. — Andabre.  
*Epilobium roseum* Schreb. — Presque toute la vallée.  
*Sempervivum arvernense* Lecoq et Lam. — Saint-Amand.  
*S. arachnoideum* L. — Saint-Amand.  
*S. arvensi-arachnoideum* Loret in *Herb. de la Lozère*, p. 20. — Saint-Amand.  
*Chærophyllum aureum* L. — Prairies de toute la vallée.  
*Ch. hirsutum* L. — Andabre; Saint-Amand.  
*Galium læve* Thuill. — Andabre; Saint-Amand.  
*Scabiosa patens* Jord. — Toute la vallée.  
*Centaurea pratensis* Thuill. — Andabre.  
*C. nigra* L. (*C. obscura* Jord.). — Saint-Amand.  
*Prenanthes purpurea* L. — Saint-Amand; trouvé également par M. Barrandon à Saint-Gervais-sur-Mare, par M. Farrand à Andabre et par M. Aubouy à l'Espinouse.  
*Crepis biennis* L. — Andabre.  
*Centunculus minimus* L. — Andabre.  
*Primula elatior* Jacq. — Saint-Amand.  
*Gentiana Crucjata* L. — Saint-Amand.  
*Myosotis silvatica* Hoffm. — Saint-Amand.  
*Veronica agrestis* L. — Andabre; Saint-Amand.  
*Scrofularia alpestris* Gay. — Saint-Amand.  
*Euphrasia rigidula* Jord. — Saint-Amand, où l'ont trouvé aussi MM. Aubouy et Farrand.  
*Galeopsis Tetrabit* L. — Andabre; Saint-Amand.  
*G. intermedia* Vill. — Saint-Amand.  
*Chenopodium Bonus Henricus* L. — Saint-Amand.  
*Scilla Lilio-Hyacinthus* L. — Saint-Amand.  
*Luzula maxima* DC. — Saint-Amand.  
*Carex pallescens* L. — Saint-Geniès-de-Varensal.  
*Aira cæspitosa* L. — Saint-Amand.  
*Melica nebrodensis* Parl. *type*. — Saint-Amand.  
*Asplenium Halleri* DC. — Toute la vallée moyenne et supérieure.  
*A. Breynii* Reiz. — Andabre.  
*A. lanceolatum* Huds. — Andabre.  
*Aspidium aculeatum* Sw. — Saint-Amand; bien moins commun que l'*A. angulare* Kitabel, qui abonde dans la vallée et avec lequel on a eu tort de le confondre.

Les quelques espèces trouvées par M. Farrand, instituteur à Andabre (1),

(1) M. Farrand, instituteur à Andabre, est parvenu seul, et dans le cours d'un seul été, au moyen de la flore de MM. Gillet et Migne, à reconnaître plusieurs plantes de la vallée qu'il habite. Quoiqu'il ne soit qu'au début, nous avons reconnu en lui cette faculté de découvrir les plantes, dont parle M. Bernard Verlot dans son *Guide du botaniste*, faculté innée et qui ne peut que difficilement s'acquérir dans le cours d'une longue pratique. — M. Aubouy, professeur au collège de Lodève, nous a communiqué plusieurs espèces intéressantes de Pézenas et de Lodève. On peut dire de lui qu'il porte l'amour de la science jusqu'à la passion, et c'est là vraiment ce qu'on nomme le feu sacré.

et deux de nos amis, MM. Barrandon et Aubouy, qui sont venus nous voir dans les montagnes où nous avons passé l'été, sont les suivantes :

*Pinguicula vulgaris* L. — Saint-Amand (Barrandon et Farrand).

*Euphrasia montana* Jord. — Andabre (Farrand).

*E. campestris* Jord. — Espinouse (Aubouy).

*Orobanche ramosa* L. — Saint-Geniès-de-Varensal (Farrand).

Nous ne mentionnerons point la plus belle de nos Fougères (*Osmunda regalis* L.) recueillie par M. Farrand sur le territoire de Saint-Gervais, car M. Touchy l'a trouvée autrefois au Caroux.

Une demi-douzaine environ des espèces dont nous avons parlé ont été indiquées par Gouan à quelques localités plus voisines de Montpellier; mais nous croyons qu'on ne les y a jamais vues depuis. On sait d'ailleurs que cet auteur si peu exact a souvent méconnu les espèces dont il parle; c'est ainsi, pour ne citer qu'une de nos plantes, que le *Silene nutans* de Linné lui étant resté inconnu, il donne ce nom, par une erreur qui s'est perpétuée ici dans plusieurs de nos herbiers, au *Silene italica* de Persoon, si commun aux environs de Montpellier.

En parcourant le catalogue de nos espèces et en songeant qu'il s'agit là de plantes de l'Hérault, plusieurs botanistes seront surpris, sans doute, de ne point retrouver en elles ces espèces essentiellement méditerranéennes caractérisées par un faciès particulier et qui les fait reconnaître immédiatement lorsqu'on a herborisé dans plusieurs régions. Ce phénomène a besoin d'explication, et nous allons en signaler la cause.

Les Cévennes de l'Hérault, dont le faite détermine, comme nous l'avons dit, la division des eaux, touchent également à la limite de deux climats tranchés, le climat occidental ou girondin et le climat méditerranéen ou provençal. Elles appartiennent néanmoins encore, en grande partie, au premier de ces deux climats; car ce n'est que vers la ligne tracée par la route de Lodève à Saint-Pons que commence le climat méditerranéen. Qu'on suive, en effet, les nuages qui arrivent de l'Océan, et l'on verra qu'ils commencent à se dégonfler en franchissant la chaîne transversale qui nous borne à l'ouest, et que les dernières gouttes d'eau qu'ils distillent dépassent rarement Lamalou et Hérépian. Là, l'horizon se dégage de ses vapeurs grises, l'azur du ciel devient plus franc, et l'Olivier commence à y caractériser une nouvelle région.

C'est surtout à ce climat humide et un peu occidental de nos basses montagnes, ainsi qu'à l'influence de l'altitude, qu'il faut attribuer la différence notable qui existe entre la flore de la plaine, chez nous, et celle des vallées. Il suit de là aussi que les espèces de ces vallées, qui manquent dans la plaine de Montpellier, végètent presque toutes dans l'ouest et dans le sud-ouest de la France. La comparaison nous est facile, car nous avons fait autrefois l'herbier du plus riche de nos départements occidentaux. Doit-on conclure de cette

analogie de végétation que les plantes de nos vallées nous sont venues du bassin de la Garonne ou du voisinage de l'Océan ? Nous ne le pensons point. En thèse générale, une pareille migration ne nous semble admissible que pour des espèces très-abondantes au lieu d'origine, et fort rares, au contraire, là où elles auraient été transportées : or, les espèces dont nous parlons ne sont pas beaucoup plus communes d'un côté que de l'autre. Nous croyons donc que c'est en raison de l'analogie du milieu où elles végètent qu'elles y sont autochtones, et qu'elles ont pu y être, dès le principe, également répandues par le Créateur. Presque toutes se trouvent aussi dans le nord, près de Paris notamment, et là aussi, sans doute, la cause principale de leur présence est due à l'analogie du climat.

Un certain nombre de ces plantes essentiellement hygrophiles ne végètent bien que dans les climats humides, et c'est évidemment la sécheresse de notre atmosphère comme de notre sol qui les tient éloignées de Montpellier et les enchaîne, pour ainsi dire, au delà de la ligne de Lodève à Saint-Pons. A cette catégorie appartiennent surtout les espèces suivantes de notre liste : *Helleborus viridis*, *Cardamine silvatica*, *Hypericum hirsutum*, *Epilobium roseum*, *Charophyllum aureum*, *Ch. hirsutum*, *Centourca pratensis*, *Prenanthes purpurea*, *Myosotis silvatica*, *Scrofularia alpestris*, *Luzula maxima*, *Carex pallescens*, *Aira cæspitosa*, *Aspidium aculeatum*, *Primula elatior*, *Centunculus minimus*. Cette dernière plante, que MM. Grenier et Godron excluent de la région méditerranéenne, y est seulement très-rare et peut, du reste, échapper aux recherches, car sa taille atteint à peine quelques centimètres. C'est en nous baissant pour recueillir une plantule également grêle et peu sympathique aux climats secs, le *Radiola linoides* Gm., que nous l'avons aperçue au pied des rochers humides à Andabre. Pour ce qui est du *Radiola*, M. Alph. De Candolle, dans son savant *Traité de géographie botanique raisonnée*, p. 218, dit, en parlant de cette plante, qu'il croit absente de Montpellier : « A Montpellier, la sécheresse paraît trop forte pour l'espèce, même dès le » printemps. Les chiffres hyétométriques y sont très-faibles. On comprend » donc très-bien l'exclusion du sud-est de la France. » M. De Candolle avait d'excellentes raisons pour parler ainsi d'une plante décidément hygrophile et qui n'a jamais été mentionnée chez nous. Elle y a été trouvée néanmoins, et, si nous l'avons exclue de notre catalogue de nouveautés départementales, bien qu'elle nous soit tombée sous la main, c'est parce que nous l'avons vue dans l'herbier de Dunal, qui l'indique à Maguelonne (1).

(1) Il y a des herbiers qui ne peuvent être cités sans la plus grande circonspection, et cela a lieu lorsqu'en a acquis la certitude que quelques étiquettes, bien qu'en très-petit nombre, n'ont point trait aux échantillons mêmes qu'elles accompagnent. Ce fait regrettable peut se produire sans mauvaise foi, si l'auteur de l'herbier, persuadé qu'une plante croit dans une localité, ignore qu'il lui est interdit d'attribuer à cette localité des échantillons pris ailleurs et qu'il croit de la même espèce. Mais si ces herbiers ne peu-

Après avoir assigné à nos plantes le caractère général qui leur convient, nous devons dire un mot de celles qui offrent, sous d'autres rapports, un certain intérêt. Quelques-unes d'entre elles nous ont frappé par leur abondance dans toute la vallée. Elles n'ont pu échapper aux regards des botanistes qui ont passé par là, et, pour nous expliquer leur absence de tous nos herbiers et le silence qu'on a gardé à leur égard, nous nous sommes demandé si on ne les avait point confondues de prime abord avec des espèces voisines et censées vulgaires. Autant nous serait-il arrivé sans doute si nous n'avions fait que passer à côté des plantes dont il s'agit, sans les observer de près. Il est impossible, selon nous, de bien connaître les espèces d'un pays sans y séjourner, et c'est cette conviction qui nous a suggéré l'épigraphe : Patience et longueur de temps, etc.

Nous devons citer comme frappant partout les regards : le *Reseda Jacquini*, plante rare que nous avons rencontrée autrefois dans l'Ardèche, et qui a dû être prise chez nous pour le *Reseda Phyteuma*; le *Silene nutans*, aussi commun là haut que l'*italica*; l'*Epilobium roseum*, dont le faciès est de loin celui du *montanum*; le *Cherophyllum aureum*, qui infeste toutes les prairies de la vallée et qu'on a pris de loin peut-être pour un *Anthriscus silvestris*; le *Galeopsis intermedia* Vill., commun dans les cultures à Saint-Amand; enfin l'*Asplenium Halleri*, qui tapisse les vieilles murailles et remplit les fissures de plusieurs rochers d'un bout à l'autre de la vallée.

Le *Dianthus graniticus*, que nous avons vu sur presque tous les rochers granitiques et schisteux de l'Ardèche, est venu s'établir à Saint-Geniès-de-Varensal sur un rocher calcaire, à l'exclusion des roches schisteuses qui l'entourent.

Le *Potentilla argentea* L. (*P. argentata* Jord.), que nous avons recueilli à Saint-Amand, où l'ont rencontré également MM. Anbouy et Farrand, ne doit pas être confondu avec son intime voisin, le *P. inclinata* Vill., signalé par M. Godron près de Ganges, où M. Barrandon l'a rencontré depuis.

Le *Potentilla micrantha*, que nous avons trouvé autrefois dans l'Ardèche, où il est fort rare et où on ne l'avait jamais mentionné, est assez commun dans les Pyrénées. On pourrait nommer plusieurs espèces très-rares dans les Cévennes et fort répandues, au contraire, dans les Pyrénées qui semblent

vent être cités que très-rarement et, pour ainsi dire, avec bénéfice d'inventaire, à plus forte raison doit-on traiter comme nuls et non venus ceux où cette irrégularité se présente fréquemment et où l'on rencontre des échantillons nombreux d'une provenance différente de celle qui est mentionnée sur les étiquettes. C'est le châiment de ceux qui ne disent pas constamment la vérité de n'être crus par personne alors même qu'ils la disent. L'herbier Dunal n'appartient ni à l'une ni à l'autre des deux catégories dont nous venons de parler. Bien qu'il ait passé par beaucoup de mains et qu'on y remarque souvent du désordre, nous le considérons comme irréprochable sous le rapport des indications de localités, et nous n'hésitons point à admettre notamment celle qu'il assigne au *Radiola linoides*.



nous avoir transmis, à des époques difficiles à déterminer, quelques intéressantes colonies.

Que dire du *Gentiana Crucjata*, si rare dans le midi, mais qui se trouve fréquemment dans le nord et dans le centre de la France? Les auteurs de la *Flore de France* le considèrent comme étranger à la région méditerranéenne, au sud-ouest et probablement, disent-ils, aux Pyrénées. Nous avons trouvé cette plante dans les Pyrénées de l'Aude, mais une seule fois. Pour ce qui est de la région méditerranéenne, un peu plus étendue que celle des Oliviers, nous avons recueilli notre *Gentiane*, sinon dans cette région, au moins sur ses limites. Nous l'avons trouvée, en effet, une première fois dans la haute Provence, un peu au-dessus de Grasse, et cette fois-ci, dans l'Hérault, à Saint-Amand-de-Mounis, que son altitude de 800 mètres dans ces froides montagnes exclut de la région méditerranéenne pour les botanistes, sinon pour les géographes. D'où nous vient cette belle espèce, dont l'habitat semble être ici un peu isolé? On croirait qu'elle s'avance lentement chez nous, du nord au midi, et que les montagnes de l'Hérault en sont redevables à celles de l'Aveyron, où M. Revel l'indique à Mondalazac, non loin de Rodez.

Le *Scrofularia alpestris*, si commun dans les Pyrénées, rare dans le Tarn, d'après la flore de M. de Martin, et plus rare encore chez nous, semble au contraire marcher lentement du midi vers le nord, où il peut s'avancer sans crainte, car il n'est point frileux.

L'*Asplenium Breynii*, chez nous comme partout, est peu abondant et végète toujours entre les *Asplenium Trichomanes* et *septentrionale*, dont il se partage les caractères. M. l'abbé Chaboisseau, qui travaille à une seconde édition de la *Flore de la Vienne*, nous dit, dans une lettre, qu'il en a trouvé un seul pied dans sa circonscription, et qu'il le considère comme un hybride. Si la certitude du fait est difficile à établir, au moins ne peut-il être plus vraisemblable, et nous inclinons vers l'affirmative.

On réunit généralement, dans nos flores, les *Aspidium aculeatum* Swartz et *Asp. angulare* Kitaibel. Nous ne partageons point cette manière de voir, et l'auteur de la *Florule du Tarn*, dont nous sommes loin d'admettre toutes les espèces, nous semble ici avoir parfaitement raison de distinguer spécifiquement ces deux plantes. Leur signalement différentiel est facile à saisir. Les frondes de l'*Aspidium angulare* sont flasques, molles et d'un vert pâle; les lobes des segments courts, pétiolés, fortement auriculés et élargis à la base. L'*Aspidium aculeatum* s'en distingue, même à quelques mètres de distance, par son port roide et ses frondes coriaces et d'un vert sombre. Les lobes des segments, peu ou pas auriculés, sont atténués à la base et un peu décurrents.

On a dû voir avec surprise parmi nos plantes nouvelles de l'Hérault les trois Joubarbes qui figurent sur notre liste sous les noms de *Sempervivum arachnoideum*, *arvernense* et *arvernensi-arachnoideum*. Cette dernière s'est offerte à nous d'abord sur un rocher schisteux, dans le village même d'Andabre. Notre

surprise fut extrême; car nous ne pûmes nous défendre d'y voir immédiatement l'hybride de l'Ariège, que nous avons nommé *Sempervivum Boutigniano-arachnoideum*, dans le *Bulletin de la Société botanique*, et, plus tard *S. arvernensi-arachnoideum*, dans un travail sur l'herbier de la Lozère, lorsque nous crûmes avoir acquis la certitude que le *S. Boutignianum* n'est qu'un synonyme de l'*arvernense*. La plante d'Andabre nous rappelait aussi exactement le *S. rubellum*, qui est identique, comme l'a reconnu l'auteur lui-même, avec notre hybride des Pyrénées (1).

On devine notre embarras en présence du *Sempervivum* d'Andabre, plante isolée et néanmoins si semblable à celle de l'Ariège, dont l'hybridité nous a toujours paru incontestable. Nous la communiquâmes immédiatement au savant monographe de Riom, sans lui faire part de nos pensées, et, comme nous n'avons souci que de la vérité, nous lui dîmes même que l'isolement absolu de cette plante, ici, militait contre toute idée d'hybridité. M. Lamotte nous répond, avec sa sagacité ordinaire, qu'il voit dans cette forme un hybride qu'il faut ranger près des *S. rubellum* et *villosum*. Toutefois, comme elle lui paraît un peu distincte de tout ce qu'il connaît, il va la désigner, dit-il, dans ses cultures sous le nom de *S. Loreti*, se proposant de l'étudier avec soin et

(1) Dans le compte rendu d'une excursion botanique aux Pyrénées (*Bull. de la Soc. bot. de Fr.* t. XI, p. 137), M. Timbal-Lagrave, après avoir parlé d'un certain nombre d'espèces de *Sempervivum*, dit : « Notre ami M. Loret a pensé que plusieurs de ces espèces étaient produites par l'hybridation des *Sempervivum lectorum*, *alpinum*, *montanum*, etc. » La mémoire de notre ami, ordinairement si fidèle, l'a trompé ici; car nous n'avons jamais pensé cela, ni ne l'avons écrit nulle part. Nous n'avons jamais admis d'hybride de *Sempervivum* qu'entre deux espèces qui sont le *S. arachnoideum* et l'*arvernense* dont le *S. Boutignianum* est pour nous un synonyme.

Nous ferons observer également, puisque l'occasion s'en présente, qu'il ne faut point non plus préférer le nom de *S. alpinum* à celui de *Boutignianum*, car MM. Grisebach et Schenk, eux-mêmes, ont reconnu l'antériorité du nom créé par MM. Grenier et Billot.

Nous venons de lire à l'instant une autre brochure que nous a adressée M. Timbal-Lagrave, brochure où il parle des excursions de la Société botanique lors de sa session extraordinaire à Toulouse et à Luchon. Notre ami dit (p. 5) qu'il a montré à plusieurs membres de la Société, sur un mur près de Toulouse, son *Sempervivum rubellum*, notre *S. arvernensi-arachnoideum* (antea *S. Boutigniano-arachnoideum*), et il traite d'opinion sans preuve l'opinion émise par M. Lamotte et par nous, relativement à l'hybridité incontestable de cette plante. La découverte des trois plantes de l'Ariège sur le territoire de l'Hérault et dans des conditions identiques, modifiera sans doute l'opinion de M. Timbal. Notre hybride est constamment stérile ici, ce que nous n'avions pu constater à Quérigut, où la plante n'était qu'en fleur, et nous avons froissé vainement des milliers de carpelles bien mûrs sans y trouver une graine bien conformée. Il suffit de lire notre article relatif à la plante de l'Ariège (in *Bull. Soc. bot. Fr.* t. V, pp. 147 à 150) pour se convaincre que nous n'avons point admis une opinion dénuée de preuves. La forme hybride, intermédiaire entre les deux espèces génératrices, se trouvait toujours au pied de la plante-mère, de manière à lever toute espèce de doute. Nous en avons même trouvé un pied enchaîné dans une touffe de *S. arachnoideum*, où il n'était évidemment que le produit d'une graine hybridée. Nous ne connaissons aucun hybride naturel dont l'origine soit plus évidente, et nous ne doutons point que notre conviction ne devienne tôt ou tard celle de tous les botanistes qui auront occasion de voir ce que nous avons vu et étudié sur place.

(Ajouté au moment de l'impression.)

de nous en dire son avis l'année prochaine. Il s'agissait pour nous de trouver à Andabre les parents de l'hybride présumé, et nous nous mîmes en quête contre toute espérance. Le rocher où nous l'avions observé nous paraissant être une station artificielle, nous demandâmes si on l'y avait toujours vu. Une personne du village nous dit qu'elle l'avait apporté de Moulière, hameau de Castanet-le-Haut, il y a vingt-cinq ans, et que nous l'y trouverions sur une muraille. Nous partons avec M. Farrand pour Moulière, situé au sommet d'un vallon étroit et sauvage. A notre arrivée, la plante s'offre à nous aux flancs d'un mur de soutènement qui borde le chemin, puis sur un pan de muraille, contre-fort épais et solide encore d'une maison en ruines. Les rosettes étaient entassées si dru à la partie supérieure de ce mur que, sur un espace de deux mètres carrés, on aurait pu en compter, d'après nos calculs, sept à huit milliers. On sait que l'abondance des individus d'une pareille plante n'en infirme point l'hybridité, puisque la tige émet à sa base de nombreux rejets qui la reproduisent sans cesse; mais ici encore, point d'espèces voisines génératrices de notre mystérieuse plante, et conséquemment point de solution satisfaisante. Les paysans du lieu nous renvoyèrent aux rochers d'Orques, entre Andabre et Saint-Amand-de-Mounis, où l'on devait avoir pris autrefois cette plante de Moulière. Mon brave instituteur part pour Orques le jeudi suivant et en rapporte, outre l'hybride présumé, deux rosettes qui me font bondir de joie, car c'est pour moi le *S. arvernense*. Reste à trouver la plante-mère, le *S. arachnoideum*. Nous stimulons le seul propriétaire qui habite au pied des rochers d'Orques, où il envoie paître ses troupeaux. Il s'agit de découvrir des rosettes de *cassaoude* (nom patois du pays), qui portent des fils d'araignée à leur sommet. La plante est trouvée; M. Farrand revient à la charge et recueille sur la partie schisteuse de la montagne les parents et l'hybride en quantité. En certains endroits, tous végétaient côte à côte; mais, au besoin, il y a là plusieurs ruches dont les habitants sont, comme on sait, les agents les plus actifs des croisements adultérins, même à de grandes distances.

L'habile monographe des *Sempervivum* français les a récemment beaucoup multipliés, en dédoublant notamment les *Sempervivum Boutignianum* et *arvernense*. Il crée dans sa dernière brochure le nom de *S. pyrenaicum* (1) pour la plante que nous avons recueillie près des bains de Saint-Sauveur en 1854, et donne celui de *lesurinum* à celle de la Lozère que nous lui avons adressée en 1861. Il est possible que les parents de notre hybride

(1) M. Lamotte, dans ses *Études sur le genre Sempervivum*, exprimant la pensée que le *S. Boutignianum* Grenier et Bill. n'est point, comme nous l'avons cru, un synonyme du *S. arvernense*, dit, page 34 : « La première description des auteurs laissait à désirer et pouvait aussi bien convenir au *S. arvernense* et aux formes voisines qu'au *S. Boutignianum*. » Puis il ajoute (*l. c.*) que « nous n'avons sans doute pas eu connaissance de la seconde description, bien plus complète que la première, que MM. Billot et Grenier ont donnée de leur plante. » Nous croyons devoir dire que cette seconde description nous était connue, car M. Billot nous a envoyé les *Archives* où elle a été publiée; mais nous

de l'Hérault soient considérés plus tard par ce savant botaniste comme distincts du *S. arvernense* et de l'*arachnoideum* ordinaire. Malgré notre profonde estime pour la science du monographe dont nous parlons, rien jusqu'ici ne nous a paru propre à nous convertir au morcellement spécifique dont il s'agit, et les trois plantes de l'Hérault ne nous semblent point devoir être nommées autrement que nous venons de le faire. Nous craignons qu'on ne multiplie les espèces végétales plus que ne l'a fait la nature. On s'éloigne ainsi, selon nous, du véritable progrès, autant que les entomologistes qui ont parfois, à leur insu, donné au mâle et à la femelle du même insecte des noms spécifiques différents.

Nous ne sommes pas néanmoins de ceux qui dédaignent et repoussent sans les étudier les nombreuses formes qu'on nous donne chaque jour comme de nouvelles espèces. Nous aimons, au contraire, à les observer de près pour n'exprimer un avis qu'à bon escient. La connaissance des espèces nous semble être à ce prix. Ceux qui n'ont point de temps à perdre aujourd'hui à cette minutieuse étude, et nous avouerons volontiers qu'il y a mieux à faire, ceux-là doivent se récuser, au lieu de condamner sans examen. Nous comprenons les plaintives réclamations de quelques plumes autorisées; mais la réaction qu'on désire, et qui ne peut manquer de se produire tôt ou tard, sera moins le résultat de quelques impatients murmures que l'effet d'une étude sérieuse des prétendues espèces dont on se plaint et de la démonstration de leur inanité. Rien ne nous paraît plus propre à nous révéler la vérité à cet égard, que d'incessantes herborisations dans des régions diverses, jointes à l'étude attentive des nombreuses formes que renferment les herbiers. La culture qu'on préconise peut éclaircir parfois certaines questions obscures; mais n'a-t-elle pas contribué souvent à la création de fausses espèces, plutôt que d'en provoquer la réduction? Observons donc en plein champ les nombreuses formes végétales que produit la nature. Arrêtons-nous longtemps, au besoin, pour les étudier sur place avec une persévérance qui trouvera enfin, dans la découverte du vrai, le plus doux dédommagement. Les difficultés suscitées par nos trois Joubarbes nous ont prouvé, pour la centième fois, que les botanistes herborisateurs vont généralement trop vite, et que, sans une patiente persévérance, on ne peut souvent reconnaître que les espèces vulgaires qui disent, en quelque sorte, leur nom à tout le monde.

n'y avons point vu la preuve que cette plante différerait spécifiquement du *S. arvernense*. Pour ce qui est de l'identité de notre plante des Pyrénées avec le *S. Boutignianum*, identité contestée par M. Lamotte qui lui donne le nouveau nom de *pyrenaicum*, nous devons dire que M. Grenier, à qui nous l'adressâmes dans le temps, y reconnut, avec raison selon nous, son *S. Boutignianum*, et nous avons reçu, en outre, de M. Boutigny lui-même, des échantillons évidemment identiques avec les nôtres. Si nous nous trompons, ce n'est donc point faute de renseignements suffisants et sans connaissance de cause; mais rien jusqu'à présent n'a modifié nos convictions, comme aussi rien, le cas échéant, ne nous coûterait moins à avouer.

A propos de la station assez singulière du *Dianthus graniticus* sur une roche calcaire, signalée par M. Loret, M. le Président fait remarquer qu'il serait très-utile, dans des cas semblables, de s'assurer de la composition intime de la roche ainsi désignée comme calcaire, alors surtout que des roches dolomitiques se comportent absolument comme des roches siliceuses.

M. Gris, secrétaire, donne lecture de la lettre suivante :

LETTRE DE **M. Armand LANDRIN.**

*A Monsieur le Président de la Société botanique de France.*

Paris, 8 décembre 1865.

Monsieur le Président,

M'occupant en ce moment d'écrire une histoire détaillée des illustres membres de la famille Jussieu, j'ai dû rechercher tous les documents qui les concernent. J'ai consulté tout d'abord l'admirable collection de M. Fizeau, gendre de M. Adrien de Jussieu, et, grâce à la complaisance de ce savant, j'ai recueilli bon nombre de faits inédits sur la méthode naturelle.

J'ai pensé que peut-être la Société accueillerait avec intérêt la communication d'une page curieuse d'Adanson, qui prouve clairement, quoi qu'on en ait pu dire, que la première idée des familles naturelles est due à son maître, Bernard de Jussieu, et non à lui.

Ce morceau est extrait de sa correspondance avec B. de Jussieu et son frère. Le voici :

« Sénégal, 1<sup>er</sup> août 1750.

«..... J'ai trouvé une façon de décrire bien différente de celle que j'arrêtai dans  
 » le temps de mon premier envoi, et c'est la seule que je crois bonne et utile,  
 » parce que non-seulement elle comprend absolument toutes les parties des  
 » différents corps naturels, mais encore parce qu'elle décrit ces parties dans  
 » toutes les qualités qui leur sont propres.... Il n'est, suivant moi, que  
 » cette seule méthode qui puisse conduire à découvrir les *classes naturelles*, à  
 » les diviser en *familles* et en *genres naturels*, et à trouver les véritables dif-  
 » férences spécifiques. Suivant les observations que j'ai faites et qui ne sont  
 » pas en petit nombre, j'ai conçu un prospectus d'histoire naturelle, ou, pour  
 » mieux dire, je me suis donné, sur la division naturelle des classes et des  
 » familles de chacun des trois royaumes naturels, un plan que je compte,  
 » par un travail de toute ma vie (quoique la vie d'un homme soit bien courte  
 » pour un ouvrage si immense), que je compte, dis-je, perfectionner et con-  
 » duire avec succès à la fin. Je crois avoir trouvé cette *division naturelle*, ou  
 » une bien approchante, et j'en suis d'autant plus convaincu que j'aper-